PATRICK BOUTIN

MIROIR, MIROIR

ILLUSTRATIONS DE PASCAL DANDOIS

ET AUTRES NOUVELLES BRÈVES

BOZON2X ÉDITIONS

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.

Avec le soutien de la Région wallonne, de la Province de Liège et de CDM2047asbl.

© BOZON2X EDITIONS, 2020
ISBN : 978-2-931067-02-4

Dépôt légal : D/2020/13.597/1

Patrick Boutin

Miroir, miroir

nouvelles

(Illustrations de Pascal Dandois)

BOZON2X EDITIONS

« Goûteur de miroir ! »
Astérix aux jeux Olympiques, César

« Car je ne vis qu'orgueil, que misère et que peine
Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine. »
Victor Hugo, *Marion de Lorme*

Note liminaire

Pour la plupart rédigées sur l'écran tactile de mon smartphone, les nouvelles de ce court florilège évoquent des destins qui pivotent pour un oui ou pour un non. Sans raison apparente, les personnages se retrouvent emportés au-delà de notre perception, franchissant, au détour du train-train de leur existence, le seuil d'une dimension altérée, *de l'autre côté du miroir.*

À l'instar du héros de la nouvelle éponyme, grossissant ou déformant, le tain parfois nous éteint, nous absorbe, nous sublime : la psyché nous morcelle. Il n'y a dans nos reflets que des indices de ce que nous pourrions être : il me plaît à croire que notre image (anagramme de magie), si quotidienne, prend alors corps dans un monde parallèle où le songe seul reste matière à réflexion.

Peu convaincu par le miroir d'ébène de *Blanche-Neige*, incapable de mentir, je pense qu'il s'agit plutôt d'inverser la vérité, comme le ferait le chevalier des Miroirs, au stade où l'homme se multiplie pour se dissoudre. Pour Nietzsche, la vérité n'est-elle pas une fiction, voire une erreur utile ? Hidalgo d'une autre paire de manches, j'ai consigné ces historiettes à la manière d'un test de Gallup, comme le coiffeur qui tendrait son miroir derrière nos nuques pour nous aider à déterminer si la coupe nous convient — parfois, elle est pleine quand c'est tiré par les cheveux ! —, me permettant ainsi de voir sans être vu…

P.B.

Miroir, miroir

Je n'avais pas vu Aloysius McDermott depuis plusieurs semaines. J'étais justement en train de penser à mon vieil ami irlandais lorsque je l'aperçus brusquement : il surgit à l'angle de la rue tandis que je me rendais au pub que nous fréquentions dans notre jeunesse. Nous avions l'habitude d'y ingurgiter des Guinness à la pression. Nous laissions alors glisser la bière brune dans nos gosiers comme si nous avalions du pétrole brut, tant la teinte obscure si caractéristique du stout nous faisait songer à l'or noir. En dégustant la boisson amère et onctueuse, dont la mousse épaisse ressemblait à de l'écume de ragoût, Aloysius aimait dire : « J'ai l'impression d'avaler un corbeau ! » C'était un excentrique, toujours habillé avec des vêtements criards. Une touche de noir cependant : un chapeau haut-de-forme formant cheminée au sommet de son crâne, sombre comme une chope de notre bière favorite. De longues cuissardes lui avalaient presque entièrement les jambes et des gants beurre frais lui ceignaient les phalanges. Il avait toujours les doigts crispés comparables à des serres, atteint d'arthrose depuis quelques années. C'était un dandy

qui vivait chichement du commerce de ses toiles extravagantes : des portraits atroces, en pleine putréfaction, aux chairs déliquescentes dévorées par les insectes. Il pouvait compter sur une clientèle fidèle, qui croyait déceler dans son travail une démonstration de la vanité de notre existence. Certains trouvaient sans doute précieux de posséder de telles images, fixées sur la toile comme celle douloureuse de Dorian Gray.

Je songeais à cela en regardant l'étal du boucher, derrière lequel se balançaient, pareilles à des danseuses sans tutu, de longues carcasses de bœuf picorées de mouches bleues. L'image de mon ami s'imposa étrangement à mon esprit, par association d'idées, avant de le voir jaillir tel un possédé à quelques mètres de moi. Il était affolé, et singulièrement maquillé. Il me reconnut, malgré sa grande panique, et m'attrapa le bras comme un homme en train de se noyer saisit celui de son sauveteur. Je tentai de calmer son inquiétude avec quelques paroles apaisantes, tout en observant les formes dessinées sur sa figure : ses yeux étaient cerclés de traits colorés, en une esquisse de paire de lunettes ; sa bouche était surmontée de deux coups de crayon qui représentaient des moustaches, analogues à celles, pointues et dressées vers les oreilles, de Salvador Dali ; mais ce qui m'étonna grandement, ce fut de voir sur son front l'ébauche, au feutre rouge, de deux petites cornes de démon...

Aloysius tenta de m'expliquer la raison de son apparence incongrue :

SANDOIS

— Ce matin, devant le miroir de la salle de bains, j'ai gribouillé sur le tain qui me réverbérait, avec le rouge à lèvres de mon épouse... Ne me demande pas pourquoi, un simple amusement, une lubie, pour grimer mon reflet avec des moustaches et des lunettes ébauchées sur la glace... Comme le ferait un gosse ! J'ai pensé aussi à tracer deux cornes recourbées : elles me donnaient un air démoniaque... Enfin, rien de bien méchant ! Quelques heures plus tard, alors que j'étais sorti me promener dans le quartier, je constatai soudain que les passants me regardaient étrangement. Certains riaient, d'autres paraissaient m'observer avec inquiétude, comme si j'étais un fou furieux en liberté. Je voulus en avoir le cœur net : quel était l'objet de leur hilarité et de leurs craintes ? Je me dévisageai dans le rétroviseur d'une voiture garée à proximité... et je vis, dessinées sur ma figure, les moustaches, les lunettes et les cornes barbouillées sur le miroir ! Je ressemblais à Méphistophélès lui-même ! Les crayonnages avaient déteint sur moi par je ne sais quelle magie... Comme transférés par un absurde sortilège ! Tu ne me crois pas ? Tu penses que j'ai perdu la tête, c'est ça ?

Je lui répondis, gêné, qu'il y avait sûrement une explication rationnelle... tout en me disant qu'il venait peut-être de quitter le pub, où il avait sans doute abusé de la Guinness. Il voulut me prouver ses dires et m'entraîna jusque chez lui : non, il n'était pas fou, et il allait me montrer le miroir sur lequel il avait tracé les moustaches, les lunettes et les cornes ! J'allais me rendre compte du maléfice !

Quand nous arrivâmes, il se précipita dans la salle de bains. Je me tenais juste derrière lui. Son état d'angoisse extrême n'avait fait qu'empirer depuis quelques minutes. Il tendit sa main gantée au-dessus du lavabo, vers le miroir que la femme de ménage était en train d'astiquer avec un grand chiffon maculé de traces de rouge à lèvres… Désormais net, je ne pus y distinguer que mon seul reflet à côté de celui de la bonne épouvantée : mon ami Aloysius s'était volatilisé, comme effacé de la surface du monde, aussi énigmatiquement que s'il n'eût jamais existé.

Un drôle d'oiseau

« T'es qu'un gros naze, Athanase ! », venait de lancer un jeune garnement au clochard installé devant l'escalier de secours d'un vieux building, dans une sordide impasse du quartier. Les enfants maltraitaient sans cesse le pauvre homme, l'insultaient, crachaient dans sa sébile, renversaient ses litrons alignés avec méthode contre le mur du bâtiment, comme les bouteilles de lait de Howard Hughes. Athanase avait entendu parler du fameux milliardaire aviateur. Bien évidemment, la fortune du magnat américain le faisait rêver, mais ce qui le fascinait plus encore, c'étaient les records d'aviation qu'il avait battus avec son H-1 racer, ou le tour du monde qu'il avait accompli à bord de son Lockheed. Comme lui, le mendiant aurait aimé survoler la Planète bleue, partir à la conquête des nuages, à l'instar de ces merveilleux fous volants : *les Faucheurs de marguerites*. Enfant déjà, il était passionné par tous ces « grands oiseaux insolites, faits de bambous et de soie », les coucous et aéroplanes des avionneurs d'autrefois qu'il voyait dans la série télévisée des années 70. Il aimait fredonner son générique, aux paroles écrites par Jean Yanne, lui qui désormais arborait une barbe poivre et sel digne de

PANDOL

celle de l'interprète de *Nous ne vieillirons pas ensemble.* Athanase portait toujours autour du cou un petit écriteau en carton, qui sautillait à chaque mouvement sur ses vêtements déchiquetés et crasseux, amas de gros vestons mités portés les uns sur les autres. Il y avait inscrit au feutre rouge : « Il est interdit d'interdire », slogan fameux des soixante-huitards, inventé pourtant, en boutade, par le plus anar des acteurs français. Athanase pensait à tout cela, accroupi sur les couettes souillées lui servant de matelas au-dessus d'une bouche d'égout, en jetant quelques miettes de pain aux pigeons qui venaient picorer près de lui. Leurs battements d'ailes frénétiques le ravissaient, créant un courant d'air qui secouait ses longues mèches fuligineuses. Pour lui, tous ces oiseaux étaient autant d'angelots aux plumes délicates. Lui-même n'était-il pas un dieu quelconque, se demanda-t-il en songeant que son prénom signifiait « immortel » ?

Entouré par les ramiers — ces conquistadores du ciel, à ses yeux —, il sortit de sa vieille besace une étrange lampe à huile oxydée. Il la regarda, très intrigué. Il se souvenait l'avoir arrachée d'une grande benne à ordures, près de la décharge du quartier, la veille au soir, alors qu'il était passablement ivre. Il l'avait instinctivement enfouie dans sa large sacoche. Cela ne lui serait d'aucune utilité, mais l'objet lui plaisait. Désormais entre ses mains, il voulut lustrer un peu la lampe rouillée, pour la faire briller en la frottant avec sa manche. Brusquement, dans une lumière étincelante accompagnée d'éclairs pareils à des phosphènes,

apparut un génie gigantesque et bleuté, identique à celui du conte d'Aladin. Athanase était fasciné tout autant qu'effrayé. Le génie ne lui laissa pas le temps de se ressaisir :

— Je peux t'accorder trois vœux, pas un de plus ! Parle, et je t'exaucerai !

Le clochard abasourdi répondit du tac au tac, après avoir jeté un œil sur les palombes et les bisets :

— Je sais ! Je sais ! Je voudrais voler !

Comme par magie, il se retrouva soudain en haut de l'immeuble au pied duquel il dormait, au bord de la corniche et déjà en train de basculer dans le vide.

— Tudieu ! Il me faut des ailes !

Deux minuscules ailettes de moustique, transparentes comme du calque, se formèrent entre ses omoplates comme par enchantement, sans parvenir toutefois à réfréner sa chute : il plongeait à toute allure vers le trottoir !

— Je veux être un oiseau, bon sang ! hurla-t-il de désespoir au génie juste avant d'achever son vol plané dans les bras de Pollux, un compagnon d'infortune dormant comme lui sur des cartons, ravi de voir tomber miraculeusement entre ses mains une boîte de *Hot Wings* du KFC...